

ROGER-POL DROIT

**MAÎTRES
À PENSER
20 PHILOSOPHES
QUI ONT FAIT
LE XX^e SIÈCLE**

BERGSON / WILLIAM JAMES / FREUD
RUSSELL / HUSSERL / HEIDEGGER
WITTGENSTEIN / ARENDT / QUINE
SARTRE / MERLEAU-PONTY / CAMUS
GANDHI / ALTHUSSER / LÉVI-STRAUSS
DELEUZE / FOUCAULT / LEVINAS
DERRIDA / HABERMAS **Flammarion**

ROGER-POL DROIT

MAÎTRES À PENSER

20 PHILOSOPHES

QUI ONT FAIT
LE XX^e SIÈCLE

Vous croyez inaccessibles les pensées modernes? Vous aimeriez savoir ce que Derrida appelle «déconstruction», Levinas «visage», Foucault «mort de l'homme»? Vous ne voyez pas très nettement ce que William James nomme «pragmatisme», Husserl «phénoménologie», Lévi-Strauss «anthropologie structurale»? Vous souhaitez comprendre le «devenir animal» chez Deleuze ou l'«agir communicationnel» selon Habermas? Ce livre est pour vous. Il permet d'approcher les grands philosophes du xx^e siècle de manière vivante, claire et directe.

Maîtres à penser propose un voyage en vingt épisodes dans les idées contemporaines, de Bergson à nos jours.

En grand pédagogue, Roger-Pol Droit n'évoque pas seulement des théoriciens, mais aussi des personnages de chair et de sang, pris dans une époque tourmentée. En exposant leurs démarches, leurs combats et leur influence sur le siècle, il met en lumière les enjeux majeurs des débats d'aujourd'hui.

Roger-Pol Droit, chercheur au CNRS, enseigne à Sciences-Po, et collabore au Monde, au Point et aux Échos. Il est l'auteur d'ouvrages de recherche et aussi de livres populaires, comme 101 expériences de philosophie quotidienne (Odile Jacob, traduit dans vingt-trois pays), La Philosophie expliquée à ma fille (Seuil), ou Une brève histoire de la philosophie (Grand Prix du livre des professeurs et maîtres de conférences de Sciences-Po, Flammarion).

Flammarion

MAÎTRES À PENSER

20 philosophes
qui ont fait le xx^e siècle

ROGER-POL DROIT

MAÎTRES À PENSER

20 philosophes
qui ont fait le XX^e siècle

Flammarion

©Flammarion, 2011.

ISBN : 978-2-0812-6176-1

Les ouvrages du même auteur figurent en fin de volume
(voir www.rpdroit.com pour plus d'informations)

Les illustrations de cet ouvrage ont été réalisées
par Éric Doxat.

« Les hommes qui ne pensent pas
sont comme des somnambules. »
Hannah Arendt

Introduction

OÙ L'ON SOUTIENT QUE LA PENSÉE CONTEMPORAINE NE PEUT ÊTRE RÉSERVÉE AUX EXPERTS

« Maître à penser » évoquait autrefois le guide spirituel plutôt que le philosophe – le gourou plutôt que le chercheur. Histoire ancienne, désormais, car cette expression propre à la langue française a changé de sens. Elle désigne à présent ceux que l'époque considère comme repères intellectuels majeurs, et dont l'audience devient exceptionnelle. Car le ^{XX}^e siècle invente le philosophe star. En leur temps, Voltaire ou Diderot, étaient certes connus de l'Europe entière. Pourtant, leur renommée n'atteignait pas l'ampleur de celle de nos contemporains.

La communication est passée par là. Les maîtres à penser naissent avec la presse, la radio et la télévision. Henri Bergson est le premier à susciter ce mélange de rumeur mondaine, d'attention littéraire et de malentendus multiples dont sont entourés nombre de philosophes aujourd'hui. Jacques Derrida est l'un des derniers en date de ces auteurs dont les livres difficiles s'entourent d'une aura de ferveur, presque de piété. Martin Heidegger, Jean-Paul Sartre, Albert Camus,

Michel Foucault connaissent aussi cette métamorphose en personnages de fiction.

Car le maître à penser n'est pas seulement ce qu'il publie et professe. Une légende l'entoure. Son influence dépasse le cercle étroit de ceux qui ont vraiment compris ses travaux. Elle va au-delà de la sphère, déjà plus étendue, de ceux qui l'ont lu sans avoir tout saisi. Sa renommée touche ceux qui connaissent à peine son travail, mais croient malgré tout percevoir chez lui une posture singulière envers le monde.

On s'en doute, pareille métamorphose du philosophe en maître à penser est à double tranchant : nuisible et bénéfique, trompeuse et révélatrice. Une célébration bruyante permet d'évacuer aisément la puissance des œuvres, évite de prendre en compte leur contenu, exigeant et dérangeant. Il est évidemment plus facile de vénérer un maître que de déchiffrer une œuvre.

Pour ma part, je préfère les textes. C'est pourquoi, sans méconnaître leurs images publiques, ce livre s'attache à ce que ces penseurs ont pensé et publié, à leur manière de prolonger les aventures de la vérité, même s'il n'est pas inutile, pour approcher les théories, d'évoquer les hommes et de retracer leurs trajectoires.

Car ces maîtres à penser sont aussi des êtres de chair et de sang. Je le sais pour avoir poursuivi quelques discussions avec Claude Lévi-Strauss, Emmanuel Levinas, Gilles Deleuze, Louis Althusser, Michel Foucault, Jacques Derrida, Jürgen Habermas. Ils ne sont donc pas des noms sur des couvertures de livres, mais aussi des timbres de voix, des styles de regard, des manières de se tenir, d'infléchir la tête ou de serrer la main.

Raisons d'un choix

Ce livre fait suite à *Une brève histoire de la philosophie*, qui s'est efforcé, à propos d'une vingtaine de classiques de la pensée occidentale, de montrer que les philosophes « ne sont pas des extra-terrestres » : on peut comprendre ce qu'ils disent, leurs pensées sont suscitées par ce que nous vivons tous. Ce volume aurait pu s'intituler *Une brève histoire de la philosophie contemporaine*. Il poursuit un but identique : être utile, tout simplement, et fournir des points de départ, exacts et accessibles, pour aborder de grands penseurs de notre époque.

Même s'ils ont rédigé des œuvres considérables, il n'est pas déraisonnable d'esquisser, le plus clairement possible, idées marquantes, lignes de force et points de rupture. Pour le choix des noms, une part de subjectivité demeure irréductible. D'autres ensembles sont possibles et légitimes, cela va de soi.

L'essentiel reste de faire voir, à ceux qui ne sont en aucune manière spécialistes de philosophie, que les penseurs du XX^e siècle ne vivent ni sur une planète inaccessible ni dans une secte au jargon obscur. Pourtant, on juge souvent impossible, à propos des contemporains, ce travail de pédagogie. Il serait aisé d'aborder Socrate ou Épicure, mais exclu d'approcher Deleuze ou Levinas. Pourtant, tous sont pareillement en quête d'idées capables d'aiguiser nos connaissances et d'éclairer nos actions. D'où vient le décalage ?

Autre philosophie, autre monde

Il s'explique par le fait que plusieurs aspects de la philosophie, et surtout du monde, se sont transformés.

Depuis la fin du XVIII^e siècle, les philosophes sont devenus professeurs, et la philosophie discipline universitaire, avec ses normes, ses règles de travail, ses examens, ses cursus, ses diplômes, etc. En étant académique, elle s'est alourdie. La mutation en un champ de publications savantes, de carrières, de pouvoirs et de clientélisme a modifié son discours.

Des phénomènes identiques existaient dans les institutions de l'Antiquité. Les rivalités pour parvenir à la tête de l'Académie ou du Lycée – écoles respectives de Platon et d'Aristote –, mobilisaient les ambitions des professeurs. Mais, à côté des salles de cours et des bibliothèques, existaient encore des kyrielles de philosophes sauvages, des chercheurs de sagesse en plein vent. En se repliant sur le seul monde universitaire, la philosophie a vu se compliquer son vocabulaire et se modifier son image.

Ce n'est pas, et de loin, le seul motif d'une plus grande complexité, réelle ou supposée, de la pensée contemporaine. Car ce n'est pas la philosophie qui a changé le plus, c'est le monde : bouleversements scientifiques, révolutions techniques, guerres et totalitarismes se répercutent intensément sur les pensées du XX^e siècle.

Les sciences sont totalement émancipées de la tutelle philosophique. Au XIX^e siècle, pour désigner la biologie, on parlait encore de « philosophie naturelle ». Chacun sait qu'à l'Âge classique, Descartes, Spinoza ou Leibniz sont mathématiciens, physiciens et chimistes, et même biologistes ou géologues, autant que philosophes. Être scientifique sans être du tout philosophe, ou inversement, cela n'appartient qu'au paysage contemporain.

L'expansion des connaissances – physique quantique, biologie moléculaire, astrophysique... – ne pouvait être

sans conséquence sur la philosophie. Elle se trouve attirée, voire emportée, dans le courant des sciences. Pour certains penseurs contemporains, il n'existe plus de philosophie que sur le modèle de la connaissance scientifique. Vérité philosophique et vérité mathématique doivent se superposer, et même se confondre. Pour d'autres, au contraire, la tâche centrale de la philosophie est de résister à l'emprise des sciences et à leur impérialisme. Dans tous les cas, c'est par rapport aux sciences que la philosophie, désormais, se définit.

L'explosion de la technique n'est pas moins décisive, avec tout ce qu'elle modifie dans les relations sociales, la vie quotidienne, l'environnement, la structure des pouvoirs et du travail. Là aussi, de fortes oppositions existent entre ceux qui pensent la technique de manière positive, pour mieux l'utiliser, et ceux qui pensent *contre* la technique, n'y voyant qu'un dispositif destructeur ayant échappé à tout contrôle.

Des idées et des bombes

Enfin, chacun sait que le XX^e siècle est traversé de guerres et de massacres à une échelle jusqu'alors inconnue dans l'histoire de l'humanité. Or ces guerres se trouvent liées à la civilisation elle-même – ce qui est pour la philosophie la leçon la plus cruelle. S'effondre en effet l'idée que la culture apporte la paix. Du siècle des Lumières à celui des sciences et de l'industrie, on avait cru qu'un peuple développant les savoirs, les arts et les techniques accédait à un progrès humain, moral, social et politique.

Le grand espoir était là : plus les hommes devenaient savants, plus ils devenaient civilisés. Cultivés, ils

étaient pacifiés. Cette conviction est emportée par la Première Guerre mondiale : l'Europe s'autodétruit dans les tranchées, au prix de millions de morts, alors même qu'elle était considérée comme la plus civilisée, la plus cultivée, la plus savante, la plus philosophique de toutes les régions du monde.

La montée du nazisme, la Seconde Guerre mondiale et la Shoah ont confirmé qu'être cultivé n'empêchait pas la barbarie. C'est le peuple le plus philosophique d'Europe – celui de Kant, de Hegel, de Schelling, de Feuerbach, de Schopenhauer, de Nietzsche, de tant d'autres – qui favorisa l'inhumanité et la déraison. La pensée contemporaine doit donc se confronter à ce problème nouveau : la raison peut-elle comprendre sa propre impuissance ? Peut-elle admettre de ne pouvoir empêcher le pire ? Ou d'avoir, peut-être, avec la destruction une obscure connivence ?

De quelque côté qu'on se tourne, ce sont des paysages de ruines : il ne reste rien, ou presque, des espoirs d'autrefois, des valeurs anciennes, des règles paraissant acquises. Tout se trouve démantelé ou bouleversé. Les sciences conquièrent sans cesse de nouveaux domaines. Les techniques élaborent en permanence de nouveaux pouvoirs. Les totalitarismes et les massacres de masse ruinent le politique et l'éthique.

Dans ce tourbillon, l'idée même de vérité se trouve mise à mal, tirée dans des sens différents. Les « aventures de la vérité » – dont *Une brève histoire de la philosophie* a esquissé les principaux moments dans la pensée occidentale – se poursuivent en s'intensifiant. Autour d'une tension majeure entre deux tendances antagonistes.

D'un côté, la vérité est considérée comme formulable et démontrable. Dans certains cas, elle est accessible. Dans certains domaines restreints, il est toujours

possible, légitime et fructueux de poursuivre sa recherche. On trouve sur ce versant les philosophies des sciences et des mathématiques, les pensées de la logique et de la démonstration. La philosophie analytique en est issue – née à Vienne, elle s'est répandue ensuite dans le monde anglo-saxon.

Sur le versant opposé, l'horizon même d'une recherche de la vérité semble abandonné. Il ne s'agit, comme disait Nietzsche, que d'une illusion. Cette critique de l'idée de vérité s'est développée jusqu'à tenter de dissoudre la notion elle-même, la transformant en archaïsme, la considérant comme une erreur ancienne. La vérité serait à soupçonner plutôt qu'à chercher, à déconstruire plutôt qu'à élaborer.

L'étonnement et l'explication

Au cœur de ces mutations, la puissance de l'étonnement persiste. Au cœur du geste philosophique chez Platon ou Aristote, elle demeure au ^{XX}^e siècle. « Pourquoi les choses sont-elles de cette manière ? » On retrouve la question, sous mille formes, au sein de la pensée contemporaine. Hannah Arendt s'étonne, en suivant son procès à Jérusalem, de la « banalité » du nazi Eichmann. Cet homme monstrueux ? Un monsieur tout-le-monde, d'une affligeante et très normale insignifiance. Ce contraste suscite l'étonnement, donc la réflexion.

Car jamais ne s'efface l'obstination de penser. Devant l'absurdité du monde, la réflexion ne démissionne pas. Les philosophes toujours tentent de comprendre – même nos erreurs, nos impasses et nos horreurs. Dans le plus désolé des paysages, dans la pire des situations, la philosophie maintient le désir de savoir.

Enfin, par temps de détresse et d'expertises généralisées, les philosophes ne peuvent refuser de se faire entendre. Jean-Toussaint Desanti insistait sur le fait que le philosophe ne peut pas agir comme le spécialiste – mathématicien ou chimiste. Ce dernier peut refuser de répondre aux questions du profane, dire que son travail est trop compliqué, trop technique. Il existe au contraire une nécessité impérieuse, pour le philosophe, de pouvoir expliquer ce qu'il fait à ceux qui travaillent ailleurs.

Cette exigence de traduire les idées, même les plus complexes, « dans le langage de tous », comme dit Bergson, ne doit pas quitter la pensée contemporaine. Sa mise en œuvre est certes difficile, parfois sa faisabilité contestée. Cette nécessité perdure malgré tout, comme un trait constant de la philosophie.

J'ai consacré une partie de mon temps, au long de ma vie, à ce travail de transmission, de diffusion et de pédagogie. Car une des tâches importantes des intellectuels est d'expliquer – leurs propres idées, celles des autres, les enjeux et lignes de force qui traversent l'histoire. Travail souvent négligé ces derniers temps. Mais indispensable.

Première partie

RETOUR AUX EXPÉRIENCES

Dans ce qui est sous nos yeux, qu'est-ce qui échappe ? Qu'est-ce que nous n'avons *pas encore* vu ? Nous sommes accoutumés au monde, aux choses, à nous-mêmes, à nos perceptions, nos désirs et nos phrases... Pourtant nous soupçonnons qu'au cœur de cette familiarité des éléments essentiels demeurent inaperçus ou incompris. Mais quoi ? Comment les repérer ? Comment discerner ce que rate le regard, ce que la connaissance ignore ?

En un sens, ces questions ont habité continûment la philosophie. Toutefois, elles prennent une vigueur nouvelle – et un sens inhabituel – à la charnière du XIX^e et du XX^e siècle. Tant de sciences se sont développées, codifiées et étendues. Tant de disciplines ont progressé. Tant de connaissances se sont accumulées, dans une multitude de domaines. Trop, sans doute. On peut avoir le sentiment d'un labyrinthe sans fin, d'une prolifération désaxée. Comme s'il manquait un socle, un fondement, quelques évidences premières.

Le XX^e siècle cherche des certitudes inaugurales là où on ne les aperçoit guère. Il traque les évidences omises,

INTRODUCTION

les expériences que tout le monde partage sans que personne les pense. La vérité est à portée de main, à condition de regarder autrement, de prêter attention au laissé pour compte. Il suffit de changer radicalement de perspective pour voir surgir, du sein des expériences les plus communes, des trésors insoupçonnés.

Telle est la conviction commune aux trois philosophes dissemblables qui ouvrent ce parcours. Ce qui les rapproche : la conviction que chacun d'entre nous fait, sans comprendre, l'expérience de l'essentiel. Le travail du penseur ne consiste nullement à créer cette expérience, mais à la rendre visible. Il s'agit de prêter attention – de façon soutenue, méthodique, obstinée – à ce que cette expérience bien connue renferme de central et, peut-être, de tout à fait déconcertant.

Ainsi voit-on Henri Bergson revenir à notre expérience intime de la durée, à la manière dont notre conscience vit le temps. Ce dernier diffère grandement de la manière dont notre raison le conçoit, le mesure et le calcule. En fait, dans le retour de Bergson à cette « donnée immédiate de la conscience » se joue bien plus qu'une nouvelle problématique. Pour la philosophie, il s'agit de reconsidérer le rôle de la raison. Loin d'être seule détentrice et seule garante de l'idée de vérité, la raison pourrait bien être, dans certains cas, ce qui la masque, la déforme ou en barre l'accès.

Avec William James, penseur crucial pour comprendre l'évolution de la philosophie au ^{XX}^e siècle, la relation à l'expérience est plus décisive encore. Car, en rénovant et en réhabilitant une attitude philosophique ancienne pour fonder cette doctrine moderne qu'il nomme « pragmatisme », William James fait de l'expérience elle-même le critère et l'indice de la vérité. Une question dont l'élucidation ne change rien dans l'existence de qui que ce soit est à ses yeux absolument sans

RETOUR AUX EXPÉRIENCES

intérêt. Là aussi, la philosophie se trouve soumise à rude épreuve.

Avec Freud, ce sont les expériences négligées – celles du rêve, des oublis, des lapsus, des symptômes névrotiques – qui ouvrent la voie à l'approche d'une pensée inconsciente, qui échappe à celui qui la pense. Un paradoxe, déjà présent chez Bergson et James, est ici porté à son comble, puisque la raison chez Freud se donne pour but d'explorer méthodiquement l'irrationnel. Une forme de connaissance scientifique de l'imaginaire et du désir devient envisageable.

Là se trouve un des mouvements inauguraux de la pensée contemporaine : les méthodes de la science sont en partie retournées contre elle-même, la raison critique les limites et les excès de la rationalité, l'expérience fait découvrir des paysages inconnus dans le monde le plus familier.

Dépôt légal : février 2011
N° d'édition : L.01EHBN000351.N001